L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 8 FEVRIER 1885. 58ème Année.

Dufour, Bonnet et Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La s Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. DIMANCHE, 8 FEVRIER 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Edition quotidienne.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les par tours.

Edition du Dimanche.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

Edition hebdomadaire.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

Les forêts des Etats-Unis.

Que notre Exposition Universelle soit appelée à rendre de très grands services aux Etats-Unis—en général, au Sud en particulier, spécialement à notre Etat et à notre métropole—personne n'en doute plus, même les gens les plus superficiels, les plus incrédules. Il en est un que nous voudrions faire ressortir, aujourd'hui, à cause de son caractère et des progrès matériels qu'il doit provoquer dans le pays.

Tout visiteur peut, en parcourant les édifices de notre Parc—surtout la Bâtisse des Etats—se rendre un compte exact des richesses forestières de notre République. Il y est là une véritable révélation ; impossible de n'être pas émerveillé des ressources de l'Union ; elles sont incalculables et incomparables. Depuis quelque temps déjà, elles avaient attiré les attentions de l'Europe, et il commençait à s'en faire un grand commerce avec les nations d'outre-Atlantique. A partir de ce moment, il va prendre des proportions énormes. Combien de fermiers, de colons de l'Ouest et du Sud, en sont à regretter les destructions brutales, sauvages, auxquelles ils se sont livrés pour défricher le terrain qu'ils avaient acheté, des richesses forêts qui les couvraient. On voulait jouir immédiatement. Quand la hache et la scie n'allaient pas assez vite en besogne, on avait recours à la torche, et pour se procurer un revenu de quelques centaines de dollars, on incendiait des bois immenses qui en valaient des centaines de mille, presque des millions. Cette œuvre inqualifiable de destruction dura près de trente ans, après quoi on ouvrit les yeux, trop tard, malheureusement, et l'on n'eut pas assez de larmes pour pleurer les pertes irréparables que l'on s'était maladroitement infligées.

Nous lisons, en ce moment, dans un journal de New York, une correspondance d'un de ces impatients colons, qui regrette amèrement les lamentables destructions d'autrefois. Pendant huit ans, il consacra tout son temps, tous ses soins, à incendier plus de vingt acres de magnifiques bois de charpente, de noyers de première qualité. A quoi aboutirent tous ces actes de sauvagerie ? A donner à ces terres une valeur de $8,000, tout au plus ; or, d'après ses propres colonis, si la forêt détruite était encore sur pied, cette même propriété, au prix actuel de vente des bois qu'elle avait, vaudrait $100,000.

C'est-à-dire que ce malheureux fermier a, de son propre aveu, consacré huit ans de travail à se ruiner lui-même, au taux de $1000 par mois. Le cas est net et exact ; nous restons même légèrement au-dessous de la vérité.

Il y a, aux Etats-Unis, répandues dans l'Ouest, au Sud, plusieurs essences qui sont extrêmement recherchées sur les marchés de l'Europe et du Nord, qui entrent, pour une bonne part, dans les mobiliers de luxe et les produits fins de l'ébénisterie moderne ; on en faisait fort peu de cas, de ce côté-ci de l'Atlantique, il y a vingt à vingt-cinq ans, alors que la mode n'avait pas encore jeté les yeux sur elles et ne s'était pas attachée, avec une rare constance, à les exploiter.

Heureux, les fermiers assez intelligents pour n'avoir pas brûlé les noyers de leurs propriétés, qui les ont sciés, fendus, quelquefois rabotés avec soin, pour s'en faire des clôtures, pour s'en construire des maisons, aussi solides aujourd'hui que le premier jour, et ayant presqu'autant de vigueur que si elles étaient en acajou massif.

La rareté de ces bois en double, en triple la prix. Des compagnies se sont formées, en Europe et aux Etats-Unis, pour les acheter, coûte que coûte, partout où elles les trouvent—sachant bien qu'elles leur auront un excellent placement dans le commerce et en tirezent un gros bénéfice. Que de découvertes dans beaucoup de districts reculés du Sud et de l'Ouest ! Que de cultivateurs en sont en regard d'avoir annihilé tant de richesses !

Par bonheur, l'œuvre de destruction n'a pas encore atteint toutes nos campagnes lointaines. Nous n'avons qu'à nous en féliciter. Mais avons-nous également le droit de nous en largguer, d'en faire honneur à notre sagesse, à notre perspicacité, à notre prévision des besoins de l'avenir ? Nous ne le croyons pas. Le flot de l'immigration n'a pas encore envahi nos prairies et nos terres boisées ; nos nouveaux colons ne sont pas encore assez nombreux pour éprouver l'envie de procéder aux sauvages incendies dont le Nord et l'Ouest leur ont donné le funeste exemple, mais le temps est proche où ils vont affluer dans le nord-ouest et au sud de l'Etat. Tout nous indique une invasion prochaine. Sachons nous en assurer les bienfaits et en prévenir les dangers.

On nous était, dernièrement de magnifiques plantations qui, non loin de la Nouvelle-Orléans, ont totalement disparu sous la hache d'une bande noire quelconque, qui a ouvert le sol de mais et de riz. Avec des coupes bien aménagées, habilement conduites, on eût facilement obtenu le même rendement et doublé la valeur de la haute futaie. On aime mieux abattre tout à la fois pour s'assurer un gain momentané, dont on n'avait pas besoin ; on enlève, en un jour, à la propriété, un de ces plus clairs revenus annuels et les deux tiers de sa valeur vénale. Il y avait autant de fausseté dans le calcul que de barbarie dans l'acte.

Ce n'est pas une question d'art qui nous préoccupe ici, c'est le sentiment de l'intérêt bien entendu du pays ; il faut, avant tout, préserver nos richesses forestières.

Il semble que le gouvernement général, et, à son défaut, les gouvernements d'Etat, devraient prendre des mesures pour mettre un terme à ces destructions en masse, pour régler les coupes de bois qui, tout en conservant les plus précieuses ressources de sol, assureraient à ses propriétaires d'abondants revenus annuels.

Que l'on se donne la peine de parcourir les bâtisses des Etats, en y verra que l'agriculture prend évidemment la première place dans la République.

Pourquoi le Congrès ne lui fait-il pas les honneurs d'une administration à part ? Pourquoi n'avons-nous pas un département de l'agriculture ? Pourquoi confions-nous la direction de cette industrie, la mère de toutes les autres, à un simple commissaire, quand elle devrait être entre les mains du premier ministre ?

Il en est de même du sol boisé, qui est la ressource principale du territoire de l'Union américaine. Pourquoi n'avons-nous pas une administration forestière, comme dans les pays d'outre-Atlantique, en Angleterre, en Allemagne, en France ? C'est là un de nos besoins les plus urgents. Il suffit, comme nous l'avons dit, au commencement de cet article, de jeter un coup d'œil sur l'Exposition des Etats, pour s'en convaincre. N'en doutons-nous hiver que cette grande et utile leçon, qu'il nous faudrait reporter chaleureusement le gouvernement qui nous en a doté et le commissaire de l'agriculture qui a travaillé ardemment et réussi complètement à lui donner tant d'éclat et de développement.

Conférences de l'Eglise Saint-Augustin,

PAR LE REV. PERE CHATELLAIN,

Que de jeunes débutantes font, cet hiver, leur entrée dans le grand couvent du monde ! Toutes, s'il en faut croire la *Busy Bee* du *Picayune*, y vont d'un pied léger et s'en tirent de même, c'est-à-dire, en professes bien que sans noviciat. Juste comme l'innocent *Vert Vert*.

Tel n'est pas le cas avec les chroniqueurs d'une seule saison et d'un unique concert, riche et élevé, sans doute, mais éternellement le-même. Avoir toujours le verbe prêt et l'encensoir en feu n'est pas un don inamfié indistinctement à tout prétendant.

Et puis, dites au lecteur : le carême doit modifier nos idées ; il doit nous arracher un instant à nos agitations ; nous procurer une halte pour rémémorer le passé et envisager l'avenir en hommes et en chrétiens ; à la conférence du père Chatellain, nous trouverons la clarté et la douceur de la vérité, nous trouverons, peut-être, l'enetion qui transforme, en bons les hommes mauvais. Ecoutez la réponse : *Ma foi, moi, je n'en ris.* En tout cas, il y a l'Exposition, les marionnettes et gens de toute sorte qui vous sollicitent : On trouver le temps ? Eh bien ! du temps on en trouve toujours ; il faudra, même, en trouver pour mourir, ce qui ne me sourit guère.

Cela dit, je me sens plus à l'aise et je me hâte d'annoncer le prédicateur du carême et l'ouverture des conférences pour les messieurs, le dimanche, 22 février, à 7 heures P.M. Cette fois, même, je me sens des ailes, je suis presque sûr de ma route, et il me semble voir clair par delà l'horizon. Annoncer le père Chatellain à la chaire de St. Augustin, c'est intéresser, en grande partie, les lecteurs de l'ABEILLE. D'avance ils soupçonnent que, si la chronique est jamais embarrassée, ce ne peut être que pour payer le juste tribut d'hommages que mérite un talent réel et mûr. Il n'y a rien à redouter, ni baisse, ni éclipse. La conférencier de cette année sera le même, c'est-à-dire entraînant du premier jour au dernier.

Il était permis à Homère de sommeiller quelquefois.

Le père Chatellain se connaît, et c'est déjà un grand talent ; il sait qu'il n'est, ni Homère, ni rien d'approchant ; c'est pourquoi il sait, aussi, qu'il y a un moyen infaillible de suppléer avantageusement à cette étincelle qu'on appelle génie et que le Créateur jette de loin en loin avec parcimonie ; le travail.

Quand le travailleur sérieux et persévérant entreprend une œuvre, même avec un talent ordinaire, il ne peut manquer de la mener à bonne fin. A plus forte raison, en est-il ainsi quand l'amour du travail et le vrai talent se trouvent mariés et cohabitant en perpétuelle lune de miel.

Il y a trois ans, le père Chatellain prêchait, à l'Eglise St. Augustin, la station quadragésimale. Dans ses conférences, pour les messieurs, il avait démontré que ce terrain lui était familier. Il avait allumé autour de lui le feu de la vérité, et soufflé à son auditoire la passion de ces fêtes littéraires.

Chez les hommes de cette trempe, l'intelligence ne vieillit pas avec les cheveux ; Elle va s'élargissant toujours, et ambitionnant sans cesse des conquêtes nouvelles. Elle ne s'use et ne se rouille que dans l'inactivité. Tant qu'elle est en scène elle est vraiment l'étincelle et l'image de Dieu qui produit toujours sans s'épuiser ni se fatiguer jamais.

Pendant cet intervalle de trois ans, le père Chatellain n'a pas chômé. Entre temps, il a trouvé moyen d'écrire un ouvrage d'haleine et des plus sérieux. C'est la vie du célèbre jésuite Denis Petan.

Il est tout naturel que je dise ce que je pense de cet ouvrage et que j'initie l'auditeur à toutes les sauvrtés qui l'attendent aux conférences de St-Augustin. Ce sera le sujet du prochain article. Encore un mot aujourd'hui. Quel siècle que le nôtre ? C'est, à la lettre, le siècle de la paperasse et des productions les plus diverses. Chacun sent le besoin de ses produits, et les dépenser. Faut-il s'en plaindre ?—Je ne crois pas.

C'est bien assez que par tout l'univers, il existe un état de guerre entre le capital et le travail. Les manœuvres de toute main nous marchandent leurs produits. Le tableau serait complet si nous avions la chance de voir une grève d'auteurs. C'est un trait caractéristique des œuvres de l'esprit de chercher à s'étendre même au prix de maints sacrifices. Il n'y a que le travail des bras qui taxe haut ses productions. L'intelligence habite les sommets plus paisibles, où l'on s'inquiète peu du vivre et du couvert. Pour ma part, j'en rends de sincères actions de grâce au ciel, puisque cela me permet de m'abreuver de toutes ces clarté sans me tater à la poîne.

Cependant la bête parle quelquefois ; elle a ses volontés et des besoins impérieux qui rappellent que ce n'est pas tout d'habiter le Pégase. Il faut à l'ostomac matière à alambiquer pendant que la noble tête conçoit et enfante d'admirables pensées. Sans ce petit détail, le ménage s'assombrit, et voilà, certes, le manvais côté de la vie.

Quand un enfant vient au monde, nul ne peut dire s'il vivra, encore moins ce qu'il sera et ce qu'il voudra.

Je ne sais si le livre du père Chatellain arrondira ses domaines. Hélas ! on ne lit plus la bonne littérature ! Et puis, chacun a le génie par ce temps de tempête ! C'est un excès en....prévoyance.

Enfin peu importe ce côté de la question. Ce travail remarquable ne peut que donner un relief nouveau au confférencier. Puisque les orateurs se font, en admettant qu'on ne se fait pas absolument, il est certain qu'on se perfectionne beaucoup dans un travail de cette importance. On apprend à mieux livrer sa pensée, à lui donner plus de fond, plus de chaleur et plus d'éclat.

Les conférences du père Chatellain ne peuvent manquer d'avoir la vogue.

X.

M. William R. Jenkins, libraire français, 850 Sixth Avenue, New York, vient de publier une jolie édition de "La Mère de la Marguite", par Edmond About, et de quelques uns des contes les plus charmants d'Alphonse Daudet. Prix, 25 cts.

M. F. Warwick, habile et entreprenant marchand de pianos, que plusieurs connaît, est très justement fier de la position exceptionnelle qu'il s'est conquise dans le commerce des instruments de musique. Il est fier surtout de la haute estime dont jouit le piano Mathushek dont il est l'agent spécial. La vente de l'instrument, sorti de cette manufacture célèbre, ne fait qu'augmenter tous les jours. Il ne reste dans sa composition que des fers et des bois de première qualité, et sa fabrication a atteint le dernier degré de la perfection. Les amateurs savent apprécier les efforts faits par cette maison, pour leur fournir un piano modéré et d'une solidité à toute épreuve. Plus des pianos peasent pour vieux après une huitaine d'années de service. Le piano Mathusek est massif solide, et tient aussi bien 15 ans, après huit ans, que le premier jour. C'est l'avis des connaisseurs et des artistes ; tous reconnaissent qu'il est le plus en bon ordre, beaucoup moins que les pianos des autres marques.

Maison L. Grunewald.—Cette maison reçoit dans le moment un très vaste assortiment de pianos de tous genres qu'elle vendra à l'occasion des fêtes, à des prix d'une surprenante modicité. La maison Grunewald est trop importante, trop favorablement connue, pour qu'il soit nécessaire de la recommander, à une annonce faite dans l'unique but d'attirer le public. Ceux de nos lecteurs qui maintenant à profit la circonstance pourront faire d'excellents achats. La maison a importé un très grand nombre de pianos Floyal considérés à juste titre les premiers du monde. Il a cet jour de piano qui conviennent mieux dans un climat aussi changeant que le nôtre, c'est dire de tous ceux qui ont quelque expérience en la matière. M. Grunewald possède aussi des pianos du même fabricant mais qui sont d'ordre inférieur, et coûtent de seconde main, pour faire usage de l'expression consacrée. Ces instruments, il va sans dire, sont en vente à des prix presque nominaux.

On s'est souvent plaint en France que les jeunes filles fussent élevées à Saint-Denis pour tout, excepté pour faire des femmes d'intérieur et de ménage. Le général Faidherbe vient d'installer au "square du cuisine" aux écoles de Saint-Denis et d'Ecouen. Dix jeunes filles, à tour de rôle, seront obligées de préparer les repas, sous la direction de chefs spéciaux.

¿ Physiologie du mariage.

Un M. Durand devient veuf. Il élève sa femme un mausolée respectable avec cette inscription ;

Monsieur Durand à madame Durand.

Puis, la douleur d'espoise. M. Durand se remarie, et redevient veuf. Alors, mme doubler le tombeau, il fait simplement corriger l'épitaphe.

Monsieur Durand à madame Durand.

On annonce la mort du graveur Rodolphe Bresdin qui dut une sorte de célébrité au livre de M. Champfleury ; *Chien-Caillou*. Chien-Caillou s'était Rodolphe Bresdin. Après avoir mené une vie décrangé, mêlée de labeurs d'ouvrier, de velléités d'indépendance et de bohême répétée, l'artiste est mort à Sèvres, dans un grenier. Il laisse au moins deux eaux-fortes très remarquables, la *Fuite en Egypte* et le *Bon Samaritain*. Un de nos confrères raconte, à propos de cette dernière, l'anecdote suivante :

"Après le coup d'Etat, Rodolphe Bresdin s'enfuit de Paris et se réfugia à Toulouse, où il vécut dans la même misère. Un matin de 1853, on frappa à sa porte. Le fait était extraordinaire. Bresdin crut qu'on venait l'arrêter. Il ouvrit pourtant. Il vit entrer dans son taudis un jeune homme élégant qui débuta par ces mots :

"—Pardon, monsieur, je suis le secrétaire de la préfecture...

"—Mon affaire est certaine, pensa Bresdin.

"—Nous avons reçu de S A. la princesse Mathilde l'ordre de venir vous trouver.

"—Bref, la princesse Mathilde avait lu la nouvelle de Champfleury, s'était intéressée à Chien-Caillou, l'avait fait rechercher et lui envoyait 400 fr.

"Bresdin le prit de très haut.

"—Est-ce qu'elle me considère comme un mendiant ? J'exhère son cousin. Qu'elle me fasse arrêter si elle le veut, mais je ne lui permets pas de me faire l'aumône.

"La secrétaire de la préfecture laissa passer la colère et, voyant l'épouvantable grenier où il y avait pour toute chaise une caisse à savon retournée, insista.

"—J'ai des ordres, dit-il. Je ne puis me retirer sans les avoir exécutés.

"Il avait l'air très penaud.

"—Ecoutez, fit Chien-Caillou, je comprends que vous n'osez pas dire à Son Altesse que je refuse son argent. Eh bien ! nous allons tout arranger. Vous êtes trop jeune pour être corrompu. Jurez moi que vous farez accepter à la princesse Mathilde une gravure de moi. Je m'imagineral qu'elle m'a fait une commande et je lui en donnerai pour ses 400 fr.

"Il se mit à l'ouvrage. Il travaillait très lentement. Quatre ans après, revenu à Paris, il apportait à la princesse Mathilde la première épreuve, admirablement tirée, du *Bon Samaritain*.

"Hélas ! le pauvre homme était si misérablement vêtu que le concierge ne consentit jamais à le laisser entrer, même dans la cour. (Il n'était été républicain, il le fût devenu ce jour-là."

Un livre nouveau qui vient d'être publié à Bruxelles par un écrivain novateur, commente des excentricités de style dont voici des échantillons :

Le héros du récit est ainsi présenté :

"Un homminole pitbrenni vêtu qu'ils avaient pigé sous la véranda de la sortie au moment où il se faufilait dans un flacre."

Ce n'est que le début, cela. La suite a deux autres flamboiements.

Voici comme même héros a qui "après descort, en manière de rince-gueule, on lecture une forte raison de poêsse flamande." Il éconte "l'oil molte d'aanui, douché de ce berin poétique."

Plus loin, il se promène et "son pantalon bretellé de haut flanconne ser ses jambes."

Plus loin encore "un remous de sensation s'élargit sur son passage, atténuant la musique tête dont les résonances se perdent dans l'inattention."

Un autre personnage apparaît "paroisé d'une cravate trop pattue dont les bonts flochent, et marchant auréol de distinction."

Oaf ! Voilà où nous en sommes au l'an de simplicité 1885.

Claude Breton, l'heureux possesseur du numéro 6,333,190, le gagnant du gros lot de 500,000 fr. à la loterie des Arts décoratifs, en France, est né le 29 septembre 1829, à Savigny-le-Beurévi, arrondissement d'Avallon (Yonne) ; il habite le Grand-Montrouge, et occupe, 111, route de Châtillon, chez M. Rateau, chaînetonnaire, un appartement de 220 fr., situé au rez-de-chaussée, composé d'une cuisine et de deux pièces.

Sa femme est revendeuse aux Halles, et elle paye une redevance quotidienne de quarante-cinq centimes.

Trois fois par semaine, les lundi, mercredi et vendredi, M. Breton travaillait à la culture du champignon dans les carrières exploitées par M. Rateau ; les autres jours, il venait à Paris, employé par la maison Rateau.

Comme maraîcher-journalier, M. Breton gagnait environ 5 fr. par jour, auxquels s'ajoutait le produit de la vente de légumes cultivés dans un petit terrain qu'il possède vole des charbonniers.

Il a l'intention de faire un noble usage de sa fortune ; son deux frères qui résident l'un à Châtillon, l'autre à Plaisance, recevront cinquante mille francs chacun : le reliquat de cette somme reviendra, après leur mort, à leurs petits-neveux et petites-nièces.

Il va sans dire que ces filles et leurs enfants seront particulièrement choyés. En outre, il a offert à M. Rateau, son propriétaire et patron, d'occuper gratuitement un étage à sa maison ; enfin, il doit lui faire cadeau d'un magnifique cheval. Comme par le passé, il aura sa demeure chez M. Rateau ; il veut continuer à habiter Montrouge, auprès des siens, qu'il "associe généreusement à sa fortune."

Pour cette fois, la fortune a donc bien choisi son favori. Et dire que M. Breton n'a payé que deux sous et demi le fameux numéro !

Une fête des plus étranges, et que l'on pourrait appeler fête " polymorphe ," vient d'avoir lieu chez un des artistes les plus connus de Paris.

Le salon avait été converti en chambre mortuaire, et l'on jouait à cache cache dans des cercueils que l'on y avait apportés. Les hommes s'étaient costumés en fantômes et les femmes étaient toutes vêtues en blanc.

Un grand bal, accompagné de feux follets, a suivi le concert ; puis l'on a fait une immense table avec les cercueils, et l'on a joyeusement soupé.

Cela ne rappelle-t-il pas un peu la parodie de *Lucrèce Borgia*. On sait que, dans le drame de Victor Hugo, Lucrèce Borgia, après avoir fait royalement souper les seigneurs de sa cour, leur annonçait qu'ils étaient tous empoisonnés, et, soulevant un tapis-serie, leur montrait une douzaine de cercueils attendant les convives.

Le même effet se produisait dans la parodie, mais avec une variante dans les paroles :

—Et maintenant que vous avez bu mon *falerne*, messeigneurs, leur disait Lucrèce, la *bière* vous attend !

Guibollard accroît sans cesse son répertoire. Enregistrons sa dernière trouvaille.

Ces jours-ci on causait devant lui d'opérations chirurgicales à propos d'un savant docteur, qui est mensacé d'une amputation.

—On doit, disait quelqu'un, regretter, quand on est chirurgien hors ligne, de ne pas pouvoir se couper la jambe soi-même.

Pourquoi pas ? intervint Guibollard avec autorité.

—Comment voudriez-vous qu'on réussît à la doubler ?

—Parbleu, d'une façon bien simple... en commençant par se chloroformer.

Galino, se promenant aux abords de l'Opéra, rencontre son ami Guibollard et l'aborde en lui disant :

—Mon ami, je viens de faire une grande découverte qui va rendre un service immense à l'Académie. J'ai trouvé que l'injecteur de l'alphabet en a pris la première lettre dans le mot Opéra, et la preuve c'est que l'on dit : A vanse de l'Opéra.

—Le jeu des différences :

—Savez-vous la différence qu'il y a entre un forgat et une blanchisseuse ?

—Eh bien ! c'est que le forgat a des fers aux pieds, tandis que la blanchisseuse les a aux mains.

Droits d'auteur d'autrefois.

Un comité s'est constitué en Allemagne pour élever un monument à Weber. A cette occasion, on a fait des recherches sur la vie du célèbre maestro et on a découvert un de ses carnets de recettes et de dépenses. On y voit que le total des droits d'auteur qu'il a perçus pour le *Freyschütz*, qui a rapporté des millions aux directeurs de théâtre, s'est monté à 3,332 thalers, soit 12,495 francs, sur lesquels Kind, l'auteur du libretto, a touché 50 thalers.

Le gagnant du gros lot de la loterie des arts décoratifs, et M. Avenel, directeur de cette loterie, d'après la *Vie moderne* :

Le gagnant du lot de 500,000 francs a demandé à M. Avenel le secret de son bonheur, car il a gagné le gros lot de 500,000 fr. avec le No 6,333,500. Or, la somme des chiffres de ce nombre donne 29. Pourquoi 29 ? Le cas était embarrassant.

—On a-t-vous acheté votre billet ? interrogea M. Avenel.

—Route de Châtillon, 29.

—Remarquez ce chiffre 29. Il est fatidique pour vous. Quel âge avez-vous ?

—Cinquante-cinq ans.

—Ce n'est pas 29. Cependant, il s'ensuit que vous êtes né en 1829. Mais, avez vous des enfants ?

—Oui, deux filles. L'aînée a 21 ans et l'autre 8 ans.

—29 ans en tout. Observez toujours ce chiffre. Comment vous appelez-vous ?

—Philippe Auguste Théodore Breton.

Il ne fallut pas longtemps à Avenel pour étudier la destinée des prénoms et nom de l'heureux mortel et pour découvrir que lesdits nom et prénoms contenaient 29 lettres. Il s'empressa de le faire observer à M. Breton.

Il lui demanda ensuite ;

—A quel âge vous êtes-vous marié ?

—A 29 ans.

Et enfin :

—Quand avez vous acheté cet heureux billet ?

—Au mois de février.

M. Avenel se dresse, glorieux :

—Un mois de 29 jours.

S'il faut en croire l'*Echo de Paris*, parmi les moyens de se faire bien venir des dames, il en est un bien simple auquel personne n'aurait songé avant M. N....

Combien de fois vous est-il arrivé d'entendre dire à une demoiselle, dame ou lorette :

—Personne n'a d'épingle ici ?

On balbutie, on s'excuse, et la chose recommence le lendemain, puis le surlendemain.

Soit. N.... a compris la situation. Il a toujours dans la poche de son habit une petite pelote garnie d'épingles, et il passe, par cela seul, pour un homme des plus obligeants.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans l'histoire, c'est que N.... ne manque pas de dire :

—Mon, dit la dame, je vais vous la payer....

Elle donne deux sous.

Et N.... se fait, par ce moyen, une soixantaine de francs par mois.

Il n'y a pas de distraite et d'oublieuse comme Sarah Bernhardt. L'autre jour, elle oubliait ses voitures avec une de ses amies. La voiture est forcée de s'arrêter à cause d'un encombrement, et Sarah Bernhardt aperçoit sur le trottoir un monsieur qui la regarde fixement.

C'est certainement quelqu'un que je connais, pense Sarah, qui lui envoie un gracieux salut de la main.

—Tiens, lui dit son amie, vous êtes donc remie ?

—Quel est donc ce monsieur ? fait Sarah.

—Mais, c'est Damala !

Au retour de son voyage de noce, M. d'Ebouillettes, qui vient de se remarier à une charmante jeune fille, discute le budget conjugal.

—Il me semble, mon ami, que nous pourrions fort bien avoir voiture.....

—Vous n'y pensez pas, avec nos revenus !

—M. et Mme de Beaupresptige s'en ont guère d'avantage, et ils roulent carrosse. M. d'Ebouillettes haussant les épaules :

—C'est vrai ! mais c'est la première fois que Beaupresptige se met en ménage ! Il n'a pas été veuf !.....

Dans un magasin de nouveautés, entre vendeur et acheteur :

—Que désire monsieur ?

—Une douzaine de mouchoirs.

—Et avec ça ?

—Avec ça !.... Eh bien ! avec ça, je me moucherai, parbleu !

Classe de mathématiques. Le professeur fait une démonstration au tableau.

—Un tel, vous avez les yeux en l'air, vous ne suivez pas....

—Pardon, monsieur, je pense, donc, je suis.

Dans le Midi, entre chasseurs.

—A ma bandoulière, j'attends qu'il y ait beaucoup d'oiseaux sur un arbre, je tire..... une brochette tombe !

Hier, une petite fille de cinq à six ans, voyant la neige qui tombait très fine, à petit flocons, s'est écriée :

—Maman, regarde donc !..... les anges de ciel qui laissent tomber leur poudre de riz !.....

Propos d'enterrement :

—Le défunt était un homme remarquable.

—Qu'est-ce qu'il faisait donc ?

—Il était marchand de vins ; c'était le négociant de Paris qui faisait le mieux le château margaux.

Marié le 31 janvier 1885, à l'Eglise St-Joseph paroisse d'Jefferson, par le Rév. Eug. Fraering, M. PIERRE EUGÈNE DUCROS à Mlle EDMÉE E. VILLERÉ.

Société Italiana di Mutuo Beneficenza.—A Vivere Eternamente.—Tutti i soci compresanti la suddetta sono pregati d'intervenire al funerali del compianto socio GAETANO MOLLO, che avranno luogo quest' orgi DOMENICA, alle ore 2½ P. M.

Il carro funebre partirà dalla sua ultima dimora No 110, via Dryades.

Per ordine del Presidente,

C. J. GIORGIA, 8 fév—1f Segretario.

MESSE FUNEBRE.

Une Messe funèbre sera célébrée VENDREDI, 13 février 1885, à 7 heures du matin, à l'Eglise de Notre-Dame-de-Bon-Secours, rue Jackson, pour le repos de l'âme de feu JULIEN DUTREY. Les parents ainsi que les connaissances sont priés d'y assister.

De la part de sa veuve et de ses enfants.

7 fév—2f

B. TREMOULET,

Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste

Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, rouge et blanc, de premier ordre.

Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.

Portos de Sandeman & Co, Offley, Crump & Co.

Champagnes de toutes marques en renom.

Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.

Vins de Californie de toutes sortes.

Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc.

AUX PLUS BAS PRIX.

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.

LES détenteurs de cartes de notre dernier bal sont priés de les faire parvenir à la Direction, qui se réunira à l'Asile, le MARDI, 10 février prochain, à 7 heures du soir, pour le règlement du bal.

Par ordre du Président,

L. SIMON, Secrétaire. J. LEBLANC, 8fév—2f

Salle de la Société de Bienfaisance Mutuelle du Pélican.

Séance régulière mensuelle

LUNDI, 9 février 1885, à 8 heures p. m., à la Salle No 51 rue Bienville.

A. L. TISSOT, Président.

H. MASSONIER, Secrétaire. 8 fév—1f

Société de Bienfaisance des Ouvriers de la Nouvelle-Orléans. — Messieurs les officiers et membres de cette Association sont priés d'assister à la réunion régulière qui aura lieu demain LUNDI, 9 février 1885, à 7 heures du soir au local habituel, excepté pour Dryades et Poydras, pour des affaires importantes.

Prière d'être ponctuel.

Par ordre du Président.

PIERRE PUISSEGUR, 8fév—1f

A vendre.

POUR cause de maladie, un café, avec lunch-house et billard, situé dans le voisinage de la gare du chemin de fer de Mobile. Pour plus amples informations, s'adresser au "Henry's House," No 7 rue du Canal.

8 fév—1m

Perdu ou égaré.

LE certificat No 283, dix actions du fonds capital de la Carondelet Canal & Navigation Co., libre à l'ordre de Jos. Sayle. Le public est averti de ne point négocier le dit certificat.

H. HUARD, Secrétaire Carondelet Canal & Navigation Co. 7fév—1m

Society Italiana di Mutua Beneficenza.—A Vivere Eternamente.—Tutti i soci compresanti la suddetta sono pregati d'intervenire al funerali del compianto socio GAETANO MOLLO, che avranno luogo quest' orgi DOMENICA, alle ore 2½ P. M.

Il carro funebre partirà dalla sua ultima dimora No 110, via Dryades.

Per ordine del Presidente,

C. J. GIORGIA, 8fév—1f Segretario.

Robinson's Mammoth Museum à Dix Sous

ET THEATRE,

126.....RUE DU CANAL.....126

PRÈS ST-CHARLES.

Patronisé par l'Elite.

Attractions Extraordinaires !

DR. ALEX. DAVIS, Le Sorcier de l'Ouest.

La Grande Illusion Européenne de $35,000, connue comme

THESPIA,

Mme MYERS, la Merveilleuse Femme à Barbe.

Nouveauté Musicale, La Compagnie QUINCHE MARIMBA, De Guatemala.

Prof. ANGELO et ses ETONNANTS OISEAUX SAVANTS.

Les ENFANTS DE ALEY, Artistes Juvéniles.

Toutes les attractions des autres exhibitions rue du Canal peuvent être vues à ce Musée.

DANS LE THEATRE,

Une représentation purement et pleinement instructive est donnée toutes les heures, régulièrement arrangée pour plaire aux dames et aux enfants.

Ouvert tous les jours de 10 A. M. à 10 P. M.

8fv— Un Dime---Dix Sous---vous donne accès partout---10c.

Société d'Assistance Mutuelle de St-Maurice.

(Casernes et Versailles.)

Le Président, M. A. Sambola a désigné les musiciens de la Société dont les noms suivent pour faire partie du comité de réception en différentiel qui sera donné Mercredi soir, 11 février 1885 par la compagnie dramatique de Miss Grace Hastherse, avec le concours de l'Orphéon Français, à Grunewald Opéra, au profit de l'asile de ladite Société.

Sebastian Roy, Chairman, Léon Artigue, Jean Campagnol's, Pierre Borgas, Fonis Cerrasé, A. J. Claverie, Henri Cerutie, F. D. Charbonnet, François Dufresche, Albert Dazet, Paul Estelem, N. A. Lucas, Paul Lassaig, Jaige A. E. Livaudais, George Landumley, Dr E. J. Micton, J. Marcadal, E. J. Murat, Dr S. G. Renshaw, Dr J. Martice, R. E. Nunez, F. A. Payan, Jean Payan, A. J. Pedrero, J. L. Saiz, F. O. Ferrous, Juge Wm Voorhies, Paul Kouyes, F. Forest, Ferdinand Bastide, A. Jaquet, Jos Montreuil.

Les musiciens sont priés de se rapporter au président du comité à 7 heures précises du soir.

8 fév—2f

Salle de la Mutuelle Fire Co. No 4.—Nlle Orléans, 8 février 1885.—Les officiers et les membres de cette Compagnie sont par le présent requis à assister à une assemblée spéciale MARDI SOIR 10 février 1885 à 7½ heures précises. La plus grande ponctualité est requise

J. B FAGET Président.

JOHN F. PEPPARD Secrétaire aux archives.

8fév—2f

Gardes Lafayette.—Les officiers, sous-officiers et membres de cette compagnie, sont invités à se rendre en tenue civile à leur armurie à 11 heures A. M., aujourd'hui dimanche, s'réviler pour participer à la visite de la colonie Française à l'Exposition, et se rapporter à M. le général général de France.

Le capitaine serait heureux de voir tous les amis des Gardes Lafayette se joindre à nous, cous Remparts et Toulouse.

Par ordre du commandant,

LEON PALAS. J. PETREINE, 1er lieutenant. 8fév—1f

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.

MM. les officiers et membres sont invités à se joindre au cortège de la colonie française qui se formera sur les terrains de l'Exposition à 1 heure P. M. précise.

M le Président compte sur la ponctualité habituelle de tous pour témoigner notre sympathie aux représentants de notre Mère Patrie.

Par ordre du président ED. EBRHARD.

A. DUVIC, secrétaire.

P. S.—Tous les Alsaciens et Lorrains résidant en ville sont respectueusement invités de se joindre à nous. 7fév—2f

L'Union Française.

Messieurs les membres de cette Association sont invités à se rendre comme de coutume, dimanche prochain 8 février, à 8 heures précises, au "Mono Hall" à l'Exposition afin de se joindre au cortège de la Colonie Française.

La Direction compte sur la présence des membres des sociétaires à participer à cette solennel témoignage.

Par ordre de J. L. REVOL, 1er Vice-Président.

PHILITPS BERGE, Secrétaire. 7fév—2f

Franco-Tireurs d'Orléans,

1re COMPAGNIE.

LES officiers et les membres sont invités à se joindre en tenue civile au cortège de la colonie française qui se formera sur les terrains de l'Exposition au Music Hall, le DIMANCHE 8 février prochain, à 1 heure P. M. précise.

Le pourraient ces espérer que les membres répondront avec empressement à son appel pour donner un témoignage de sympathie aux représentants de la Mère Patrie.

Par ordre du Lieutenant-Commandant

B. MAYLIE. Sergent Major, G. PEZES. 7fév—2f

Société de Bienfaisance des Hommes de couleur de la Nouvelle-Orléans.—Les officiers et les membres de cette société sont invités à se réunir DIMANCHE 8 courant, à 1 heure P. M., au Music Hall, à l'Exposition, pour participer ce jour là à la visite qui y sera faite par la colonie française.

Par ordre de PAUL ESTEBEN, Président. G. PERÉS, Secrétaire. 7fév—2f

Société d'Assistance Mutuelle de St Maurice.—(Casernes et Versailles.)—Les officiers et les membres de cette association sont invités à se réunir DIMANCHE, 8 courant, à 1 heures A. M., chez M. Jean Dayrègne, coin